

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Wille**

Suzanne Jacob

---

Volume 22, Number 3 (129), May–June 1980

Inconnu pluriel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29875ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Jacob, S. (1980). *Wille*. *Liberté*, 22(3), 41–49.

## Wille\*

SUZANNE JACOB

Je t'écris du square où je suis venue passer quelques heures. Je t'écris de ce square familial à mes comas et à mes pertes d'identité, comme tu sais, mes pertes. Tout à l'heure, j'ai vu Wille se faire interpellé par une voix qui venait du côté nord alors que Wille déambulait dans ses pantalons de velours beige mous, mains enfoncées au fond, comme tu sais, épaules rentrées pour ménager un creux chaud où les seins ballottent, du côté sud. Wille s'est précipitée à travers les voitures. Elle a pris tous les risques pour rejoindre la voix nord qui hurlait : « Wille ! WILLE ! » Et elles se sont étreintes sur le trottoir, elles se palpaient le visage l'une et l'autre pour se reconnaître et sortir de l'incrédulité, elles collaient leurs jambes, elles danssottaient publiquement, et la foule devait déborder du trottoir pour contourner le cercle d'amour que ça faisait officiellement. Ça faisait longtemps, je crois, qu'elles en avaient envie, mais elles n'ont pas eu beaucoup de temps, et elles se sont arrachées l'une de l'autre pour prendre des directions opposées et urgentes sans doute pour n'accorder que si peu de temps à un tel bonheur et plaisir, à un pareil hurlement à travers la rue bondée et les trottoirs encombrés comme tu sais. « WILLE ! » Tu aurais dû entendre ça, et les bras s'ouvrir et les corps s'élancer, tu aurais dû voir ça, dans le parfum des

---

\* Extrait d'un calepin de *Laur*.

carburants et dans la sueur des foules, tu aurais dû. Ça m'a donné le goût de connaître Wille. Elle serait surprise que je l'aborde maintenant avec son nom pour me présenter.

J'en suis là ici, parmi les aveugles, les boiteux, les cracheux. Je me suis roulé une cigarette. Le vent roule une bague de cigare. Il y a des crachats au sol. J'en suis là, ici, pour mettre un océan entre nous deux, avec tout ce que cela comporte, mon Dieu, des volumes d'eau, de poissons, arbres marins, nuits d'encre et rapports aux astres. Je n'ai pris qu'un filet, emprunté à Sol. Laurent m'a donné rendez-vous. Il a une enveloppe à me remettre en mains propres. Et dans le filet, un pain aux raisins que Sol a prévu, et la chemise à carreaux, le carnet comme tu sais qui sert à dire à mesure sans arrêt. Je sais que tous les visages ambulants qui marmonnent marmonnent en moi et pour moi, même le vice, même un crachat qui atterrit près de mes sandales, ici, là. Il y a ici l'arbre aux quarante écus, pas celui que tu connais, l'autre. La mer entre nous, des murmures souriants. Ça se passe, on échange des regards en langue étrangère.

Pour revenir au filet, j'oubliais de te dire, deux cannettes de bière entourées de ma camisole, parce qu'ici au square Laurent voudra prendre du thé et je n'en suis pas au thé comme tu sais. Lui, c'est à cause de son arthrite par humidité, il aime bien se réchauffer sur une tasse de thé même Salada boîte verte, et sans me quitter des yeux, je ne t'ai pas tout dit, c'est l'évidence, toi non plus d'ailleurs, vu tout ce que personne ne dit jamais à personne, et vu ce que tu seras toujours et pour toujours seul à savoir, tout ça, seule zone sur laquelle on peut vraiment se fier.

L'océan entre nous. Impossible que tu me retrouves ici, à moins qu'un goût dément de revoir l'arbre aux quarante écus ne s'empare de toi et que tu choisisses de venir voir celui-ci, cela, si tu as bonne mémoire, ce que tu as certes, mais comment, à force de quels calculs pourrais-tu découvrir que j'en suis là, ici.

Il m'a demandé de lui en rouler une. Il a dit : « C'est rare qu'on en voit s'en rouler avec des mains aussi propres ». Il pue. Il sent le fond de tonne à plein nez. Il sort un petit livre usé serré dans un élastique beige, il marmonne des mots,

toutes sortes, comme des chiques dans une bouche, et il ouvre le petit livre avec des façons de mystère, c'est un modèle réduit de l'Imitation de Jésus-Christ. Il en tire un bout de carton, « voilà », il me le met sous le nez. Il y a un numéro, le 29. Il rit gras dans la gorge, il a une surprise pour moi, c'est ça qui lui donne ce petit jubilement à ressort sur le banc public vert comme tu sais. « Alors, vous savez ce que c'est, le 29 ? ... Non ! ... Vous roulez vos cigarettes, mais vous ne savez pas. Je vouvoie toujours les femmes. Un jour, une femme m'a offert de coucher chez elle, elle avait un lit vide à son fils. Elle pensait « non, ça n'a pas de bon sens qu'il couche sur le banc alors que j'ai le matelas vide à mon fils », et elle m'a invité. J'y suis allé une nuit, pour m'en souvenir, les matelas, mais j'ai fini la nuit sur le plancher et encore, le tapis, il était trop épais. Alors même si je vouvoie, ne pensez pas à un lit vide à votre fils, mais vous êtes bien jeune, alors, 29, qu'est-ce que vous croyez ? »

Tu sais comment je suis, toujours sans la réponse des autres, incapable de faire un effort d'imagination pour augmenter le taux d'intérêt d'une surprise qui fait glousser. Et timide aussi, tu sais ça, du fait que je suis incapable de prononcer une phrase comme « non, c'est incroyable », tout me paraissant tellement croyable et comme tu sais, on peut me faire coller n'importe quoi, j'en suis ravie, mais jamais vraiment étonnée, non, mais ravie, oui.

Il dit que c'est son numéro de prisonnier. Vingt ans là-bas. Il dit ça. Il a tué. Et il n'a pas tué dit-il, c'est une erreur judiciaire. Il dit que ça existe, qu'il a payé cette erreur-là. Ça en fait une d'effacée, si c'est en payant qu'on efface. Si j'ai un dix cennes, il dit, il a un téléphone à faire. Je lui donne ma poignée de cennes au cas, on ne sait jamais. Il s'éloigne. Il va de l'autre côté du monument et comme ça, il butine avec l'Imitation de Jésus-Christ. Comme tu vois, chacun son approche.

Lumière blanche. Wille vient de s'installer sur un banc à l'autre coin avec un sac de Planters à vingt-cinq cennes. Elle lance les peanuts en l'air et elle essaie de les attraper avec sa bouche. Si tu voyais ça, sa bouche, comment elle s'ouvre si quelqu'un hurle « WILLE ! » de l'autre côté de la rue. J'ai

envie de hurler « WILLE ! » de toutes mes forces. Mais non, j'arrache un bout de pain aux raisins prévu par Sol. Je mâchonne. Je pense : « J'aimerais bien m'appeler Wille. C'est un nom. »

Et puis non, ce n'est pas moi qui hurlerais Wille, je suis venue ici parce que j'en suis là, mais en faire davantage, faire connaissance et l'ouvrage, risquer le fil qui me retient à toi, à ton visage, à ton épaule, à ta poitrine, à tes velus et les ourses grisonnent-elles vers la fin je ne sais pas, à ton ventre, à tes reins, à ton déplacement dans le spatial, impossible d'en faire le tour, non, je ne peux pas me laisser distraire par une rencontre avec Wille qui est certainement perdue après une telle étreinte où elle a frotté son bassin à un autre bassin à travers le velours râpé beige. Non, elle est certainement perdue et encore dans cette brève étreinte. Il faudrait peut-être que je lui offre mon aide pour en revenir, donc nous oublier, ce qui serait encore bête puisque je n'en suis pas là ici pour t'oublier.

Le ciel se chavire grisonnant. Les crachants circulent ; sauf la tête et les mains nues, ils sont habillés et les reins les mènent ici ou là. Ils vont. Et la raison pour laquelle mes reins m'ont menée ici on ne la connaît pas davantage, mais elle mène, et ça me soulage d'être menée, ça repose, ah, si quelqu'un s'élançait soulevé par mon nom.

Il faut que je trouve le moyen de te parler sérieusement. Il faut que je trouve le moyen de t'expliquer les choses telles qu'elles se passent. C'est terrible, l'état dans lequel je t'ai laissé. Comme tu sais. Je ne t'apprends rien. C'est le pire. Tu dis « oui », tu sais toujours d'avance. Tu dis oui. Ça me fait penser. J'ai acheté un carton de Loto et j'ai gratté la petite surface pour découvrir le chiffre. J'ai pensé : lui, il dirait oui. Tu es comme ça vis-à-vis la découverte, et même ce oui ne te surprend pas. Alors. Il faudrait que je trouve comment sérieusement te dire clairement comment ça s'est déroulé, sans que tu interviennes constamment avec des oui dans le déroulement des événements tels qu'ils se déroulent sans cesse, ça continue, à cause du fil qui nous relie, à cause de la distance, moi au square ici, là, et toi peut-être sur le balcon derrière, plongé dans le minestrone de tes pensées.

La cannette a craché une bonne gorgée de mousse. C'est sûr, avec tous les soins que je n'ai pas pris pour qu'elle ne soit pas trop remuée. Chaude. Au fond, je ne crois pas que Laurent ait vraiment quelque chose à me remettre en mains propres. Je ne crois pas que Laurent viendra au rendez-vous qu'il m'a fixé. C'est Laurent. Je bois avant qu'elle ne soit tout à fait transformée en urine.

Sans que tu dises oui comme si tu le savais d'avance, comme si ma vie était en toi comme elle était en Dieu, non, je ne suis pas d'avance dans ta connaissance. Surtout ce fait que tout est en moi, ça, tu n'imagines pas comment et ça n'a rien à voir, et comment, même me touchant le visage pour être convaincue que je ne suis pas le visage que je regarde, pour me convaincre que mon visage n'est pas un miroir de chair trouée d'yeux de bouche et de narines, ça, ne dis pas oui, je t'en prie, tu ne *peux* pas savoir ce que ça signifie de faire référence souvent à mon permis de conduire pour m'identifier, non seulement pour le numéro, mais pour le nom et les dates, jamais pouvoir fixer ça dans la certitude à cause du mouvement incessant des foules, et la honte qui s'ensuit, tu ne *peux* pas savoir, et ne dis pas oui. Ce n'est pas parce que nous découvririons une différence entre nous deux que tu en serais moins parfait. Ce n'est pas parce que tu as développé cette habileté à faire semblant que tu contiens toutes les différences que tu es plus parfait. Tu es parfait, ni plus ni moins, point. Je peux donc te demander pour une fois de ne pas dire oui au sujet de chaque bribe et toujours échiffée que j'essaie désespérément de formuler.

La lumière tombe derrière les buildings qui entourent le square. Le square a été traversé par toutes les directions qu'ont prises des milliers de personnes qui ont été évacuées des buildings il y a quelques minutes. Ça s'est fait très vite, il reste des papiers, un papier de Oh Henry, des lettres inutiles non utilisables, les corbeilles sont pleines, mais rien pour les pigeons. Il reste. J'imagine ça, il reste des plumes de mouettes. Non, bien sûr, t'en souviens-tu, je t'avais orné, comme je t'aimais, malgré ce oui, je t'aimais à ce point de t'orner, les plumes.

Mais ici dans la distance, les choses s'imbriquent autre-

ment. J'ai le temps. Une bouchée de pain aux raisins prévu par Sol, une gorgée de bière chaude, et mâchonnées ainsi, les choses bougent comme de l'huile à la surface, chanceuses, les huiles, de flotter sans radeau ni ceinture.

Le premier événement, qui a tout changé, mais vraiment tout, c'est le premier mais aussi le seul, c'est l'excursion au centre-ville, ce mercredi matin. J'aurais dû te téléphoner l'événement immédiatement, pour m'en débarrasser. Ce soleil qui vibrait, sonore, tellement sonore, sur chaque feuille, herbe, mur de pierres, brique, béton, asphalte, et cette sorte de plaisir paralysé, chaque pas arraché à l'autre et déposé pour ne rien briser. Ne dis pas oui. Et j'ai tourné au coin de la rue de la Cathédrale, sur de la Gauchetière. L'autre a débouché sur la même rue au même instant. Et ce soleil, si rutilant, dansant, hypnotisant, sur le mur de pierre du jardin de l'archevêché. Il était déjà onze heures. Il n'y avait rien que lui, lui et moi, venant l'un vers l'autre, sur ce trottoir large. Pas d'autos. Rien. Le soleil, et l'homme titubant et dansant, giguant, saoul. Eh oui. Saoul. Ne dis pas oui. On ne sait pas de quoi il était saoul et ne dis pas oui, je t'en supplie au nom de cet homme saoul qui s'est mis à chanter à tue-tête l'air de la Neuvième comme tu sais.

(Quelques nouvelles de Wille : elle est tombée dans une catalepsie, là, sur le banc, à l'autre coin du square. Elle pend, assise. Mais je ne vais pas hurler son nom pendant que je réussis en ton absence à me concentrer sur les événements qui ont tout changé. Mais Wille m'émeut il faut que je le dise, m'émeut de plus en plus.)

Mais il dansait d'une irrésistible envie de pisser. Ah, voilà. Pas le soleil sonore et mobile, pas la lumière en cliquetis extasiée, non, mais les jambes et les cuisses qui se resserrent sur la vessie, mais les mâchoires qui se mettent de la partie, il chantait de plus en plus fort. Et irrésistible. Il a descendu la fermeture, il a sorti le pénis, la chair douce de l'étui, il a pris tout ça dans ses mains, il chantait encore plus fort, il s'est mis à arroser le mur de pierres, à faire des ronds et des lignes et des sparages mouillés, et la joie est devenue épouvantable dans cette rue vide et dans ce soleil épouvantable.

Au même moment, un cadre dans la quarantaine a dé-

bouché de la rue qui mène au Queen E., celui-là pressé, celui-là valise diplomatique veston et plis de pantalon et chaussures reluisantes, et vite, il venait à grands pas, bottes de sept lieues ma foi, et j'ai espéré qu'il ne voie pas. Mais c'était visible, aussi visible que dans le rêve, il a doublé l'homme et il a vu. Il a vu. Il a tout vu, le pénis, la douce chair de l'étui, les mains orientant le jet, le jet, le mur, oui. Ça allait. Le pire, c'est quand il m'a aperçue. Qu'est-ce que tu aurais fait, toi, je ne peux me l'imaginer. Mais le cadre dans la quarantaine jeune, lui, a hésité à peine un quart de seconde. Un véritable record olympique. Il a ralenti le pas. Il est venu vers moi qui n'avais pas le pouvoir de me rendre invisible pour que rien ne soit déplacé par le cadre qui s'arrêtait près de moi, qui me présentait son visage outré et qui disait :

— Excusez-moi.

Il a dit ça en montrant l'autre qui achevait de pisser, qui se rembarquait dans le pantalon largement arrosé lui aussi, et qui continuait à chanter le même air connu de la Neuvième soulagé.

La nausée qui m'a saisie. Je me suis appuyée sur le mur de pierres. L'homme saoul m'a saluée comme on salue au théâtre, très bas, mais sans dire qu'il boirait du champagne dans ma chaussure. Je lui ai souri. Je crois que je lui ai souri et qu'il m'a souri. Je crois ça. Je crois ça plus que tout le reste et je suis restée sur le mur à me demander quoi. Quoi ? (WILLE !)

Ça m'est revenu. J'avais arrosé le papier peint du salon avec le pénis de mon frère. C'était d'un bonheur et ne commence pas avec tes oui et tes absurdes théories, tu ne sais rien, tu ne peux rien imaginer. Cette joie-là suivie d'une énorme fessée à cause du papier peint, cet énorme scandale à cause du papier peint, précédé de cette joie folle, c'est la nausée. Parenthèse : est-ce que ça t'est resté de n'avoir pas pu devenir pompier ? Oui oui ?

Et je suis rentrée sans rien dire. Sans te dire. J'aurais dû, au risque que tu dises encore oui je comprends et tout. Tu as voulu faire l'amour, que l'amour nous fasse.

Est-ce qu'il faut que j'ajoute quelque chose ? Les lampadaires s'allument dans la tiédeur. Wille a l'air de dormir. Je



ne sais pas si on va se faire ramasser nous deux plus tard. Ou si on va nous laisser tranquilles près de l'arbre aux quarante écus. Est-ce qu'il faut que j'ajoute n'importe quoi et combien je déteste le visage du cadre qui bouge encore en moi, qui est moi autant que celui de l'homme qui pisse et qu'aussi longtemps que ces deux visages sont moi, moi à double visage multiplié, comment veux-tu que je descende en tremblant mes mains vers l'ouverture et que j'amène ton jet vers le mur de pierres à l'intérieur, comment veux-tu ? Et comment veux-tu que je t'explique que tu es aussi le cadre qui s'excuse, comment, tu ne sais rien, tais-toi dans le désespoir où je t'ai laissé à cause de mes mains qui ne savent plus descendre vers l'étui doux, tais-toi dans la brutalité où tout nous a laissés, à la suite d'une telle joie.

Tout à fait nuit. Une voiture de police vient de faire le tour du square. S'est arrêtée vis-à-vis le banc de Wille, mais pas vraiment près du mien où j'écris. Des hommes passent en sifflant mais pour la plupart ils cherchent des hommes.

Tout à fait nuit tiède. La ronde de police. Encore plus longuement du côté de Wille qui ne sort pas du sommeil. Je vais faire quelque chose pour protéger Wille.

J'ai changé de banc. Je suis à côté de Wille. J'en suis là, ici.

La police est revenue. On n'a pas le droit. Même à deux. Ils disent, ils ricanent un peu, gentiment, c'est dans le rôle. J'ai chuchoté à l'oreille de Wille : « Wille ! . . . », Wille, Wille, Wille. Elle s'est serrée contre moi. Son souffle s'enfouit dans le creux de l'épaule. Je l'ai serrée, qu'elle est petite ! Une biche, un faon, la chemise de flanelle. J'ai dit : « Viens Wille, ils vont nous ramasser. Et la lumière va être trop crue là où ils vont nous emmener. »

Le reste ne peut pas être expliqué, je ne dois pas l'écrire à Moz. Moz ne comprendrait pas tout en disant oui comme s'il l'avait su depuis toujours.

J'ai emmené Wille avec moi. Nous sommes descendues vers le boulevard Dorchester, j'ai relevé la tête et les épaules, je suis entrée, guidant Wille et murmurant son nom le plus souvent possible en direction de son oreille, dans le Queen E. J'ai loué une chambre payée comptant. Nous en sommes là

ici. J'émiette le pain aux raisins prévu par Sol dans la bouche de Wille et je mouille sa langue avec la deuxième bière. On a tout le temps.

Il y a un lit vide de l'autre côté de la table de chevet.

Wille c'est un nom. Je voudrais que quelqu'un hurle « WILLE ! » de quelque part et que Wille soit mon nom.